Après moi, un autre !... Un conte de Noël de Julie Meylan paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1919.

Triste temps ! fait l'assesseur François en entrant dans la vaste cuisine où les flammes du foyer mettaient des reflets sanglants aux cuivres et aux étains accrochés le long des parois. L'homme, haut, guêtré et coiffé d'un bonnet en peau de mouton, secoua bruyamment la neige attachée à ses pantalons de gros drap. Puis, ôtant sa pèlerine, il décrocha les bretelles de la boille suspendue à son dos.

- Hé ! tante Fanchette, dit-il, laissez-moi vous tenir compagnie dans la cuisine ; il fait froid dans la salle à boire et je puis aussi bien avaler mon petit verre ici que là-bas.

- Bien sûr, répond laconiquement la vieille hôtesse.

Puis, sans ajouter une syllabe, elle va chercher dans une armoire la bouteille de gentiane dont elle verse une large rasade à son client.

- Assez, tante Fanchette, assez ! Il n'est pas nécessaire de s'alcooliser pour lutter contre le froid ; nous ne sommes plus en temps de grippe !

- Ah ! c'est vrai ; j'oubliais Louis, pardon !

- Oui ! gémit la femme ; l'an dernier il était encore avec nous. Tenez ! Je le vois toujours assis là, au coin de la cheminée, occupé à nettoyer sa carabine. Le matin, il avait tué deux chamois ; en rentrant, il me dit : « Pour une veille de Noël… n'est-ce pas honteux de massacrer ces innocentes bêtes ? Mère, c'est fini ; je ne prends plus de permis ! Je ne vais plus à la chasse !... » Il ne croyait pas prophétiser si juste ! Ah ! c'était un bon garçon !...

- Oui, c'était un tout brave, fait le vieux paysan qui déguste à petits coups la liqueur parfumée. A le voir si bien portant, on lui aurait aisément voté 120 ans de vie. Ce que c'est que de nous ! Cette satanée grippe ! En a-t-elle fait des victimes !

- Dire, reprit la vieille, que huit jours de lit ont suffit pour le prendre ! Quand il tomba malade, c'était justement la veille de Noël, comme aujourd'hui. Le matin il sifflait en menant les vaches à l'abreuvoir et le soir, après être rentré de la chasse, il me dit : « Mère, j'ai froid, prépare du thé à la cannelle ! » Je lui en donnai deux grands bols, mais il frissonnait toujours. Il alla se coucher. Le lendemain, on savait ce que c'était. On n'alla pas chercher le docteur ; qu'aurait-il pu faire ?... Louis ne le voulait pas d'ailleurs. Enfin, enfin, quand on vit que la maladie tournait mal, on fit demander le médecin. C'était trop tard ; il y avait une congestion des deux poumons. Le soir de Sylvestre, notre pauvre Louis expirait au moment où les cloches de fin d'année commençaient à sonner. Son dernier mot fut : « Prenez un autre… à ma place ! Mais je ne veux pas ! je ne veux pas !... »

Ici le bruit de la porte qu'on ouvrait arrêta Fanchette. Dans l'encadrement de l'huis apparut la figure parcheminée d'Eloi Dustard, l'aubergiste.

- Hé ! femme ! dit-il ; le syndic téléphone qu'il arrivera tantôt avec une pauvresse ; il s'agit de préparer la chambre des « passants », et vite !

Il faut dire que L'Ours est l'auberge communale où la Municipalité se réunit pour discuter des affaires courantes. Quand un rôdeur sans ressources voyage en ce vallon écarté, on lui offre dans la « vieille maison bernoise » aux galeries basses, la soupe du soir et le lit des « passants ». Hospitalité rustique en vérité, qui ne saurait être comparée à celle des somptueux « palaces ».

- Qui est-ce ? demanda Fanchette, curieuse.

- Je ne sais pas ; d'ailleurs pourquoi s'occuper de choses qui ne nous regardent pas ? Prépare la soupe et le lit sans t'inquiéter du reste.

- C'est peut-être la veuve à Matthieu Bérard, suggère François. Ils ont raconté ce soir à la Coopérative que le pauvre diable est mort la semaine dernière, là-bas, de l'autre côté du col, où il avait loué une propriété. Il laisse une veuve et une fillette, paraît-il. Mais aussi, quelle idée de se marier quand on a si peu de santé et qu'on est sans le sou ! Il y a des enfants à tout âge, que voulez-vous !

Sur cette réflexion qui résumait toute la sympathie dont il était capable, François avala le reste de son verre et, passant la langue sur ses lèvres humides, il se leva pour reprendre sa course.

- Il ne fera pas beau monter à la Ruvette, fait-il ; il y a tant de neige et la bourrasque ne cesse pas. Triste veillée de Noël ! Pourtant je vous la souhaite meilleure que l'an dernier, tante Fanchette.

Il s'éloigna et, tandis que les gros souliers ferrés font craquer le plancher, la vieille hôtesse, les yeux humides, jette un regard à la photographie suspendue au-dessus de la table ; c'est un jeune homme, figure avenante, yeux clairs et bras croisés.

- S'il était ici, pourtant ! murmure la pauvre femme avec un sanglot étouffé et la bouche souriante du portrait semble répondre : « Mère, ne pleure pas !... Un autre… à ma place ! »

* * *

Maintenant la nuit est tout à fait tombée. Pas une lumière au ciel nuageux ; à peine si les petites fenêtres éclairées des chalets pointillent la pente obscure de minuscules feux. Seule la voix de la rivière murmure son éternelle et monotone plainte qui paraît plus lugubre encore dans cette veille de Noël. Sur la route, un traîneau glisse sans bruit ; il descend au contour, passe le pont ; arrive devant l'auberge. La porte s'ouvre.

- Bonjour, tante Fanchette !

- Ah ! c'est vous, monsieur le syndic !

- Oui, je vous amène des voyageurs qui ne ressemblent pas aux mages d'Orient. Il faut les recevoir quand même ; la commune est là pour soigner ses ressortissants… Aujourd'hui c'est la veuve à Matthieu Bérard avec sa petite. Je ne sais pas ce qu'on en fera plus tard ; pour l'instant elles ont besoin d'un bon lit

et de soupe bouillante. La femme est fatiguée, je crois ; elle a traversé le col en portant sa fillette. Par cette tempête, c'était un peu trop pour ses forces, car elle paraît malade. Soignez-les bien, tante Fanchette !

- N'ayez crainte, monsieur le syndic ; on a du cœur !

Un instant plus tard, les voyageurs entraient dans la cuisine. Une jeune femme en noir, aux épaules maigres recouvertes d'un pauvre châle croisé, portait dans ses bras le plus ravissant bébé qu'il soit possible d'imaginer : boucles blondes encadrant une frimousse aussi fraîche qu'une églantine de montagne. En apercevant les lumières et un visage inconnu, l'enfant cacha sa tête sur la poitrine de sa mère.

- Voyons, petite, fit celle-ci, sois sage ! Vois-tu, je n'ai plus la force de te porter si tu fais la sotte !

- Donnez-la moi, s'écria Fanchette. Vous n'en pouvez plus ! Tenez, voici une chaise près du feu. Asseyez-vous !

Plus prestement qu'on eut pu l'attendre d'une personne aussi âgée, la vieille femme s'activait, tisonnant le feu et enlevant les gros souliers ferrés de l'étrangère.

- Ma pauvre amie, vous êtes épuisée, il faut manger, faisait-elle, compatissante. J'ai là une bonne soupe à l'oignon et du lait chaud pour la petite.

- Oh ! merci, merci madame ; vous êtes bonne. Servez la petite d'abord.

L'enfant, déjà apprivoisée, jetait des coups d'œil avides sur le grand pot qui fumait sur la table.

- A Minette ! Minette ! criait-elle de sa petite voix en agitant ses mains potelées.

- Oui, mon chérubin, on va t'en donner, répondait la brave Fanchette dont la bonne figure sourirait de toutes se rides sous le bonnet à dentelles et maternellement, elle faisait boire la fillette blottie sur ses genoux. Toute gêne avait déjà disparu et la vieille aubergiste croyait revivre les années d'autrefois, alors que son fils était un joyeux bambin. De son cadre où il souriait toujours, Louis contemplait le groupe formé par sa mère et la petite étrangère et ses yeux caressants paraissaient suivre chacun de leurs mouvements.

Une fois l'enfant rassasiée, Fanchette s'occupa de la mère. Hélas ! la soupière fumante est encore remplie et l'assiette ne porte pas la moindre trace de nourriture. Affalée sur sa chaise, la jeune veuve de Matthieu a tout d'abord regardé avec un peu d'anxiété ce que ferait l'hôtesse, mais une fois rassurée sur le sort de son enfant, la malheureuse est tombée dans une sorte de demi-sommeil dont Fanchette essaie de la tirer.

- Allons ! ma brave amie ! Allons ! Il faut manger quelque chose. Ne vous laissez pas aller ainsi ! Vous avez eu froid et vous êtes fatiguée ; prenez de la soupe ! après je vous motrerai votre chambre. Et la bonne vieille remplit jusqu'aux bords le grand bol à fleurs.

- Mangez ! mangez ! ordonne-t-elle.

Avec un grand effort, l'étrangère secoue son apathie et plonge la cuiller dans la soupe fumante. Elle essaie d'avaler, mais c'est en vain ; le bras lassé va se perdre dans les gros plis de la robe noire.

- Je ne peux pas, dit-elle doucement ; je suis trop lasse. Le chemin était si long et depuis deux jours il n'y avait plus rien à manger chez nous. La petite a eu le dernier morceau de pain. Il fallait bien, n'est-ce pas ? … Un enfant !... Laissez-mois dormir !

La tête blonde se renverse ; une pâleur cendrée envahit les traits lassés. Fanchette a compris.

- Eloi ! crie-t-elle, arrive tout de suite. Il faut la porter dans son lit.

- Eloi, qui fourrage dans les armoires de la salle basse, accourt et bientôt la jeune veuve repose, non pas dans la chambre des rôdeurs, mais sur le lit à rideaux verts où Louis s'est endormi pour toujours il y a bientôt une année.

Au chevet, la bonne Fanchette ne cesse de bassiner les tempes avec du vinaigre et de répéter :

- Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quelle affaire pour une veille de Noël ! Si au moins le docteur était là !

Il ne faut pas songer à le quérir ; le temps est trop affreux et les fils du téléphone viennent de se rompre sous les amas de neige. On entend, sur le toit, grincer la girouette et, sous la poussée du vent, la porte du caveau s'est ouverte deux fois.

- Signe de mort, murmure Fanchette en soupirant ; tout à fait comme le jour où notre Louis a expiré !

Etendue sur le canapé, la petite dort paisiblement ; le bras replié sous la tête, elle rit aux anges sans rien savoir du drame si proche !

Enfin, vers les dix heures, la malade s'agite ; des mots indistincts s'échappent de sa bouche décolorée et elle ouvre de grands yeux égarés par la fièvre et par la souffrance.

- Où suis-je ? demande-t-elle d'une voix à peine perceptible. Et Minette ?

- Elle dort. Ne vous agitez pas, fait la vieille hôtesse compatissante. Tenez, buvez ceci !

Le malaga généreux coule en larmes pourpres sur les lèvres pâles et un flot de sang colore les joues hâves.

- Vous êtes bien bonne, madame ; Dieu vous le rendra ! Merci !

Oh ! il n'y a pas de quoi, ma pauvre dame. On est des chrétiens, pourtant, et on ne va pas laisser mourir une femme sur notre seuil sans lui tendre un petit secours.

- Oui, mourir ! reprend la malade qui articule avec peine. Vous avez deviné, je m'en vais.

- Vous dîtes des bêtises… Vous êtes si jeune !...

- Il faut mourir pourtant. Je le sens bien ; c'est fini. Quand on a trop souffert et trop pleuré, le cœur se fatigue et ne veut plus battre. D'ailleurs, j'ai entendu la voix.

- Quelle voix, ma pauvre petite ?

- Celle de Matthieu, mon défunt mari. C'était avant-hier soir, chez nous, la petite dormait. Tout à coup la porte a craqué et la voix appela : « Lise, tu viens ? … c'est l'heure ! »

Exténuée par l'effort, la malade se taisait. Fanchette, effrayée, regardait autour de la chambre, craignant de voir apparaître en quelque recoin obscur un hôte redouté et mystérieux.

- Voyons, madame Lise, il ne faut pas s'imaginer de telles billevesées. Vous avez rêvé. Ou bien un passant vous aura joué un tour !

- Non. Je connais bien les signes ; on ne peut pas s'y tromper. D'ailleurs je me sens si mal. C'est pourquoi je suis venue à la commune. Vous comprenez, on ne pouvait pas laisser la petite seule avec un mort dans un chalet de la montagne. Pauvre chérubin, que va-t-elle devenir ?...

A ce moment, comme si elle eut deviné les paroles de sa mère, l'enfant s'agita en criant :

- Maman !

Pour la calmer, Fanchette la prit dans ses bras et se mit à fredonner une vieille berceuse. Aussitôt calmée, la mignonne passa un bras autour du cou de l'hôtesse, murmurant encore dans son demi-sommeil :

- Maman, maman !

Alors, comme la brise printanière fond les glaces de l'hiver, ce seul mot mit tout à coup dans le cœur de la vieille femme une très grande douceur. Machinalement, ainsi qu'elle en avait pris l'habitude depuis la mort de Louis, elle jeta un regard vers la photographie ; la bouche toujours souriante semblait dire :

- Mère, n'hésite plus ; elle est seule au monde. Pourquoi laisser vide une place que je n'occuperai plus ?... L'enfant a besoin de ta tendresse, mère. Prends-la ! Après moi… un autre !...

La malade venait d'ouvrir les yeux, voyant la petite dans les bras de Fanchette, un sourire heureux illumina le pauvre visage ravagé.

- C'est bien ainsi ! Vous êtes bonne !... Je puis aller… Entendez-vous, la voix m'appelle ? Oui, Matthieu, je viens. .. Noël avec toi… là-haut.

Et dans un dernier spasme, Lise Bérard retomba sur l'oreiller. Elle était morte.

* * *

- C'est bien ennuyeux pour vous, tante Fanchette, dit un peu plus tard Mme Destard, la voisine qui est venue apporter ses condoléances et satisfaire sa curiosité. Une étrangère qui vient échouer ici pour mourir… Elle aurait pu rester chez elle !

- Oh ! que pensez-vous ? Il y a la pauvre orpheline ; que serait-elle devenue ?

- C’est vrai ; je n’y songeais pas ; mais ici, elle devra bien être placée. Au fait, si la commune paie suffisamment, je pourrais la prendre ; ma Juliette est assez grande pour la garder !

- Ecoutez, madame Destard, fait alors la tante Fanchette dont la voix ordinairement calme a pris soudain une intonation cassante. La petite est chez nous ; elle y restera. Avec ou sans paiement de la commune, je la garde !

- Oh ! oh ! quel désintéressement ! A votre âge, se charger d’un pareil fardeau !... C’est un singulier présent de Noël que vous vous imposez. Y avez-vous suffisamment réfléchi ?

Alors, gravement, l’hôtesse de l’Ours leva vers la photographie de son fils mort un regard chargé d’amour.

- C’est lui, dit-elle, qui veut cela. S’il était ici, il serait content.

* * *

Maintenant, dans le ciel éclairci, la tempête a passé. Fleurs merveilleuses de la nuit sainte, les étoiles scintillent dans l’azur clair. Soudain, au vieux clocher, les cloches se sont mises à sonner et leur voix mélodieuse dit à Fanchette :

- Paix aux cœurs endeuillés et bienveillance à ceux qui aiment et qui se donnent !...

Mme H. Gailloud